

"Tu ne peux leur être d'aucun secours, me répond-il. Si tu entres dans le rang, à côté d'eux, tu seras "embarqué" comme eux!" Je le supplie de me prêter son vélo pour aller au "centre de rassemblement"; peut-être les chefs du service d'ordre pourront-ils m'aider, je connais personnellement quelques-uns d'entre eux. Il me confie son vélo. Je rattrape la colonne, fait signe en passant aux miens, vois leurs regards suppliants. En 15 minutes, je parviens au "centre de rassemblement". La place est gardée par des SS ukrainiens et des "Junaken". Comme je passe devant une sentinelle, celle-ci me met en joue. Personne ne doit pénétrer ici. Des milliers d'êtres humains sont poussés, à travers cette place, vers les wagons: Je tente de pénétrer par d'autres endroits: peine perdue. Un milicien juif, à qui je raconte tout, promet de m'aider: "Attendez-moi ici, je vais vous apporter un brassard blanc, que portent tous les employés juifs du "centre de rassemblement" chargés de distribuer le pain et la marmelade aux volontaires; ce brassard leur permet d'entrer et de sortir librement".

La gestapo avait ordonné de remettre à tout candidat volontaire au "transfert" 3 kg. de pain et 1 kg. de marmelade; les nazis utilisaient ainsi l'épouvantable famine qui régnait dans le Ghetto pendant la durée de l'"action" pour attirer des milliers de personnes dans un guet-apens criminel. Pour 1 kg. de pain - qui coûtait, avant les "transferts" 8 à 10 zlotys, quand on pouvait en trouver! - que n'aurait-on pas fait? Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit trouvé beaucoup de gens qui, pour quelques kilos de pain, montèrent dans les wagons. Personne alors ne se doutait, toutefois, que le pain voyageait aller et retour: en effet, 4 heures après que le volontaire eût touché sa ration au départ, il était déjà gazé à Treblinka. Et lorsque pain et marmelade s'étaient accumulés en quantité suffisante dans ce camp, on renvoyait le stock à Varsovie. Ainsi, les mêmes denrées pouvaient servir d'appât à plusieurs reprises.

- o - o -

=====
AU "CENTRE DE RASSEMBLEMENT"
=====

Au bout de quelques minutes, je reçois le brassard promis; la sentinelle me laisse passer. J'avance jusqu'à la porte du "centre de rassemblement".

Devant la porte se tiennent quelques chefs du service d'ordre; je connais l'un d'eux, un nommé Rothe, qui porte deux étoiles à sa casquette. Quelques mètres plus loin, l'état-major de la commission de "transfert", composé uniquement de chefs SS. Tout le convoi défile devant eux. A coups de cravaches, ils chassent vers la rampe les malheureux qui tiennent à la main leurs "Ausweis". Documents officiels, estampilles, papiers ne sont ici d'aucun secours, on ne les regarde même pas. Tout ce qui, hier encore, avait une certaine valeur, l'a totalement perdue aujourd'hui. Des wagons vides attendent sur la voie; tant que le dernier de ces wagons ne sera pas bondé, il n'y aura pas de contrôle de papiers.

Je raconte à Rothe ce qui s'est passé. "Tenez-vous tranquille, me

"Tu ne peux leur être d'aucun secours, me répondit-il. Si tu entres dans le rang, à côté d'eux, tu seras "embourbé" comme eux! Je le supplie de me prêter son vélo pour aller au "centre de rassemblement"; mais il refusa. Les chefs du service d'ordre pourrèrent-ils m'aider, je connais personnellement quelques-uns d'entre eux. Il me confia son vélo. Je restai dans la colonne, j'ai même eu à passer aux côtés de leurs regards suppliants. En 15 minutes, je parvins au "centre de rassemblement". La place est gardée par des SS ukrainiens et des "Janaken". Comme je passe devant une sentinelle, celle-ci me dit en rougissant: "Personne ne doit pénétrer ici. Des milliers d'êtres humains sont prisonniers, à travers cette place, vers les wagons; de toute la péninsule par d'autres endroits; donne garde. Un million juifs, à qui je raconte tout, promet de m'aider." Attendez-moi ici, je vais vous apporter un pressard blanc, que portent tous les employés juifs du "centre de rassemblement" chargés de distribuer le pain et les marchandises aux volontaires; ce pressard leur permet d'entrer et de sortir librement".

Le gendarme avait ordonné de remettre à tout candidat volontaire un "transfert" 3 kg. de pain et 1 kg. de marchandises; les nazis utilisaient ainsi l'indivisible ration qui revenait dans le ghetto pendant la garde de la "station" pour attirer des milliers de personnes dans un quelconque criminel. Pour 1 kg. de pain - qui coûtait, avant les "transferts" 8 à 10 zlotys, quand on pouvait en trouver - que n'aurait-on pas fait? Il n'est donc pas étonnant qu'il se soit trouvé beaucoup de gens qui, pour quelques kilos de pain, montèrent dans les wagons. Par bonne chance, on ne les a pas arrêtés, toutefois, que le pain voyageait libre et retour; on effectua 4 heures après que le volontaire eût touché sa ration au départ, il était déjà dans le train à Treblinka. Et lorsque pain et marchandises étaient accumulés en quantité suffisante dans ce camp, on renvoyait le stock à Varsovie. Ainsi, les mêmes données pouvaient servir d'appâts à plusieurs reprises.

=====
 AU "CENTRE DE RASSEMBLEMENT"
 =====

Au bout de quelques minutes, je reçois le pressard promis; la sentinelle me laisse passer. L'annonce jusqu'à la porte du "centre de rassemblement".

Devant la porte se tiennent quelques chefs du service d'ordre; je connais l'un d'eux, un nommé Rothé, qui porte deux étoiles à sa ceinture. Quelques mètres plus loin, l'état-major de la commission de "transfert", composé uniquement de chefs SS. Tout le convoi débille devant eux. A coups de coups de cravaches, ils chassent vers la rampe les malheureux qui tiennent à la main leurs "Ausschwitz". Documents officiels, exemplaires, papiers ne sont pas d'aucun secours, on ne les regarde même pas. Tout ce qui, hier encore, avait une certaine valeur, l'a totalement perdu aujourd'hui. Des wagons vides attendent sur la voie; tant que le dernier de ces wagons ne sera pas bondé, il n'y aura pas de contrôle de papiers.

Je raconte à Rothé ce qui s'est passé. "Tenez-vous tranquille, me

dit-il; taisez-vous, sinon vous attireriez l'attention sur vous et seriez alors perdu. Nous ne pouvons vous aider en rien, maintenant; nous sommes absolument impuissants. Voyez vous-même, les SS ont tout repris en main. Parmi ces malheureux qu'on va "transférer", se trouvent aussi des membres du service d'ordre; pour nos collègues non plus, nous ne pouvons rien, aujourd'hui: impossible de les sauver! Lorsque les wagons seront remplis, tous ceux qui n'auront pu y trouver place passeront la nuit ici, dans ce bâtiment. Peut être pourra-t-on tenter quelque chose cette nuit".

J'attends, désespéré. Voici tout à coup notre directeur, accompagné de ses deux fils; ils passent devant moi. Lui porte l'uniforme du parti, ses fils celui du SD (Sicherheitsdienst - service de sécurité). Ils s'approchent de l'état-major, lèvent le bras pour le salut hitlerien. J'entends chaque mot échangé. A peine ont-ils eu le temps de formuler leur requête, qu'un Sturmführer déjà leur hurle: "F...ez moi le camp, et vite! Nous n'avons pas besoin de spectateurs. C'est nous qui décidons ici. Détalez, sinon nous vous embarquons ensemble avec vos Juifs!" Les trois autres saluent réglementairement, on ne leur répond même pas. Le visage en feu, ils repassent devant moi. Qu'en pense-t-il, le national-socialiste de fraîche date? Il m'avait aperçu en passant, et savait certainement que j'avais entendu ses jeunes camarades de parti l'éconduire.

Voyez-vous, me souffla Rothe, si ceux-là, en uniformes, ont reçu pareil accueil, vous auriez été, vous fourré tout bonnement dans un wagon". Je reste à côté de Rothe et regarde comment on charge tous ces malheureux dans les wagons. Si au moins ces bandits ne les battaient pas aussi cruellement! Ils tirent les femmes par les cheveux dans les wagons. Beaucoup refusent de monter et se couchent par terre. Les SS les rouent alors de coups. Quand les coups de fouet ou de bottes ne suffisent pas, ils tirent. Le quai devient toujours plus un enfer de terreur: partout du sang; des enfants pleurent, des femmes crient, des pères enserrant de leurs bras leurs femmes et leurs enfants. Ils veulent monter dans le même wagon, mourir ensemble. On les arrache l'un à l'autre; on leur refuse la grâce de mourir ensemble.

Un wagon est-il plein à craquer, on l'entoure de fil de fer barbelé. Il m'est impossible de vous faire comprendre, sentir, ce que cela signifie: être obligé d'assister impuissant au martyre de vieillards, de femmes, d'enfants battus à mort. Est-ce que cela a un sens de décrire comment les SS saisissaient des nourrissons par les pieds et les lançaient comme des balles contre un mur? Comment on jetait des enfants par les fenêtres de l'immeuble et comment les soldats allemands stationnant dans la rue tiraient sur ces enfants comme sur des moineaux? Le monde peut-il croire que des forfaits aussi innombrables aient été perpétrés par des hommes ayant eux-mêmes parents, femmes et enfants? 18 mois ont passé depuis que j'ai vu ces scènes de mes propres yeux; j'étais pour ainsi dire au milieu de tous ces malheureux; et pourtant, aujourd'hui, tout cela m'apparaît comme un cauchemar atroce.

Aussi, je ne m'étonne nullement que le monde ne puisse accorder créance à ces faits; c'est un crime de beaucoup trop gigantesque envergure pour qu'un homme normal, sain, puisse le tenir pour possible et vrai.

Attendez-vous, attendez-vous, attendez-vous l'attention sur vous et se-
riez alors perdus. Nous ne pouvons vous aider en rien, maintenant; nous
sommes absolument impuissants. Voyez vous-même, les 22 ont tout repris
à main. Parmi ces malheureux qu'on va "transférer", se trouvent aussi
des membres du service d'ordre; pour nos collègues non plus, nous ne
pouvons rien, aujourd'hui; impossible de les sauver! Lorsque les wagons
seront remplis, tous ceux qui n'arrivent pas à trouver place passeront la
nuit ici, dans ce bâtiment. Peut-être pourra-t-on tenter quelque chose
cette nuit".

L'attente, désespérée. Voici tout à coup notre directeur, accompagné
de ses deux fils; ils passent devant moi. Lui porte l'uniforme du parti,
ses fils celui du SD (Stichterbildung - service de sécurité). Ils
s'approchent de l'état-major, l'évent le bras pour le salut hitlerien.
L'attente chaque mot de bouche. A peine ont-ils eu le temps de formuler
leur réponse, qu'un Sturmführer dans leur bureau: "E... le mot le camp,
et vite! Nous n'avons pas besoin de spectateurs. C'est nous qui décidons
ici. D'ailleurs, sinon nous vous emmenerons ensemble avec vos "filles"! Les
trois autres arrivent réglementairement, on ne leur répond même pas.
Le visage en feu, ils repassent devant moi. Qu'en pense-t-il, le hitler-
sozialiste de fraîche date? Il m'avait regardé en passant, et avait
certainement que j'avais entendu ses paroles échangées de parti l'écou-
lure.

Voyez-vous, me souvient Rothe, si eux-là, en uniformes, ont reçu
cette nuit, vous auriez été, vous auriez tout bonnement dans un
wagon. Je reste à côté de Rothe et regarde comment on charge tous ces
malheureux dans les wagons. Si au moins ces bandes ne les battaient pas
aussi cruellement! Ils tirent les femmes par les cheveux dans les wagons,
beaucoup refusent de monter et se couchent par terre. Les 22 les tirent
hors de coups. Quand les coups de fouet ou de botte ne suffisent pas,
ils tirent. Le bruit devient toujours plus un enfer de terreur; partout
du sang; des enfants pleurent, des femmes rient, des pères enserrent
de leurs bras leurs femmes et leurs enfants. Ils veulent monter dans le
même wagon, mourir ensemble. On les arrache l'un à l'autre; on leur
refuse la grâce de mourir ensemble.

Un wagon est-il plein à craquer, on l'entoure de fil de fer bar-
belle; il est impossible de vous faire comprendre, sentir, ce que cela
signifie; être obligé d'assister impuissant au martyre de vieillards,
de femmes, d'enfants battus à mort. Est-ce que cela a un sens de décrire
comment les 22 assaillent des nourrissons par les pieds et les lan-
guent comme des balles contre un mur? Comment on jetait des enfants par
les fenêtres de l'immeuble et comment les soldats allemands étaient
dans le rue tiraient sur ces enfants comme sur des moineaux?
Le monde peut-il croire que des enfants aussi innocents aient été
égorgés par des hommes ayant eux-mêmes parents, femmes et enfants?
18 mois ont passé depuis que j'ai vu ces scènes de mes propres yeux;
l'état pour ainsi dire au milieu de tous ces malheureux; et pourtant,
aujourd'hui, tout cela m'apparaît comme un cauchemar atroce.

Aussi, je ne m'étonne nullement que le monde ne puisse se rendre
compte de ces faits; c'est un crime de beaucoup trop gigantesque
pour être compris par un homme normal; ainsi, puisse le tenir pour possible
le vrai.

Je restai plusieurs heures à la porte avec Rothe. Des milliers de personnes avaient déjà passé, bientôt allait arriver le tour des êtres qui me sont chers. Que faire. Le groupe de nos ouvriers s'approche de la porte. Il est 9 heures, le dernier wagon est déjà plein. On chasse dans l'intérieur de l'immeuble toutes les victimes qui n'ont pu être expédiées aujourd'hui et qu'on chassera les premières, demain matin. Au premier rang de notre groupe marchent Léon, sa femme, sa fille de 8 ans et son fils de 9 ans; ils se tiennent par la main. La petite pleure en silence. "N'entrez-pas, leur soufflons-nous, arrêtez-vous!"

Un Sturmführer des SS s'approche des chefs du service d'ordre. "Pourquoi ce groupe s'est-il arrêté? Qu'est-ce qui se passe?" hurle-t-il. C'est personnel au complet d'une entreprise de défense nationale" annonce un des chefs. Le SS retourne vers l'état-major. Une courte délibération, des secondes qui décident de la vie ou de la mort. L'état-major s'approche du groupe: "Montrez vos papiers! Les "Ausweis" dans la main droite!" Ils considèrent un instant ces gens, puis un Sturmführer de SS hurle soudain: "Demi-tour! Loin d'ici, et en vitesse!" Les gens n'ont pas encore réalisé ce qui s'est passé, ils ne bougent pas. Nous nous précipitons vers eux: "Vous êtes libres! Rentrez vite chez vous!" Nous tombons dans les bras les uns des autres; nous ne pouvons retenir nos larmes.

Notre cas fut bientôt l'objet de discussions dans les fabriques, car c'était la première fois qu'on arrachait des ouvriers à leur lieu de travail. Le Ghetto attendit l'issue de cet événement avec anxiété. Notre libération totale et massive fut considérée comme la preuve que le personnel d'une entreprise, en tant que collectivité, n'était pas soumis au "transfert". Par la suite, les ouvriers se rassemblèrent tôt le matin à des endroits convenus pour se rendre en groupe au travail, escortés par quelques gardes d'usines; le soir, la rentrée s'effectuait de la même manière. Ces groupes ne furent pas inquiétés dans la rue, et, pour quelques jours, tout marcha à nouveau bien.

Les vieillards et les enfants furent cachés dans les caves et les greniers.

- o - o - o -

L'INSTALLATION DANS LE BLOC.

=====

Le 10 août on nous ordonne d'évacuer le petit Ghetto dans les 24 heures. Nous ne pouvons rester que dans les 2 entreprises, celle de Toebens et celle de Hermann Doering. Une véritable catastrophe s'annonce ainsi pour le petit Ghetto. Où doit-on aller? Les deux entreprises peuvent disposer de quelques blocs de maisons, où seuls les ouvriers occupés dans les usines peuvent loger, avec leur femme et leurs enfants et les chefs d'entreprise, les Allemands, doivent veiller à ce que seuls les ouvriers, réellement employés chez eux, soient installés dans leurs blocs. Ils pourront bénéficier d'une garde allemande. Un contrôle des blocs est aussi sévère. Que faut-il dès lors faire des vieux, des hommes de plus de 60 ans et des femmes de plus de 50 ans, auxquels le bureau de travail ne peut pas donner de carte de légitimation? Et sans ces cartes aucune entreprise ne peut les employer!